La lumière infinie. Du regard platonicien à la gloire de Dieu chez François d'Assise

Il existe une manière franciscaine de regarder le monde. Elle ne consiste ni à contempler les créatures comme des objets de consommation ni à les considérer simplement comme les signes transparents d'une réalité supérieure. François, en regardant le monde autrement, le reçoit. Chez lui, la créature devient alors non pas un obstacle à Dieu, mais le lieu d'une louange.

Or, c'est Platon qui de façon surprenante peut éclairer cette manière de regarder. Certes, le regard platonicien et le regard franciscain ne sont pas identiques. Chez Platon, le visible doit conduire au-delà de lui-même, vers l'intelligible et finalement vers le Bien. Chez François, la créature demeure pleinement créature : elle n'est jamais Dieu et ne doit pas être absorbée dans une totalité divine. Mais une intuition commune les rapproche : « voir véritablement » suppose une « transformation du regard ».

Dans *La République*, Platon établit une distinction décisive entre le fait de voir et celui de comprendre. L'œil possède la faculté de voir, mais il faut encore la lumière pour que la vision devienne effectivement possible. Ainsi, de même que le soleil rend le visible « visible », le Bien rend l'intelligible connaissable. La lumière n'est donc pas seulement quelque chose que l'on regarde : elle est ce grâce à quoi nous pouvons regarder.

Mais Platon va plus loin, dans *Phèdre* : la beauté possède un privilège singulier ; parmi les réalités intelligibles, elle est celle qui se manifeste le plus directement dans le sensible. Ainsi, le regard peut donc être double. Il peut s'arrêter sur la chose, la posséder ; mais il peut aussi se laisser atteindre par elle et, à travers elle, être reconduit vers une profondeur qu'il ne maîtrise pas. La beauté visible réveille quelque chose qui la dépasse.

Or, François ne cherche pas derrière les créatures une réalité plus réelle qu'elles-mêmes. Le frère Soleil est véritablement soleil ; sœur Eau est véritablement eau… Leur dignité ne dépend pas de leur capacité à nous faire sortir du monde. Et pourtant François ne regarde jamais simplement les choses. Dans le *Cantique des créatures*, il ne dit pas seulement que le soleil est beau ou que l'eau est utile. Il les nomme comme des frères et des sœurs, et les introduit dans une liturgie cosmique dans laquelle François ne glorifie pas la créature à la place de Dieu ; il glorifie Dieu à travers la créature.

C'est précisément ici que le rapprochement avec Platon devient fécond. Chez Platon, le soleil rend possible le regard ; chez François, la lumière de la créature devient occasion de louange. Chez l'un comme chez l'autre, le regard authentique ne s'arrête pas à ce qu'il voit.

Mais il existe une différence fondamentale : pour Platon, le sensible conduit vers l'intelligible. Pour François, le sensible est

déjà enveloppé dans le don du Créateur et dans le mystère de l'Incarnation. Le monde n'est donc pas une copie déficiente qu'il faudrait quitter ; il est une création reçue. Le regard franciscain n'est donc pas seulement « ascendant », il est également « restitutif » et ouvert à la louange.

Dans ce sens, la gloire de Dieu n'est pas, pour François, quelque chose que l'homme ajouterait à Dieu. La louange est plutôt l'acte par lequel l'homme reconnaît que ce qu'il reçoit ne vient pas de lui. Chez François, la pauvreté devient une manière de voir. Elle libère le regard de l'appropriation afin que la chose puisse redevenir ce qu'elle est : un don. C'est pourquoi la « restitution » est une catégorie profondément franciscaine. En elle, la gloire de Dieu est ainsi moins une réalité que nous produisons qu'une vérité que nous reconnaissons.

Finalement, François ne regarde pas seulement la Création ; il regarde le Christ pauvre et crucifié. Là, il découvre une gloire qui ne ressemble pas à la gloire mondaine. Le Dieu glorieux se donne à voir dans celui qui est dépouillé, humilié, crucifié. Le regard doit donc être purifié jusque dans ses critères de beauté. Il ne s'agit plus seulement de monter du beau sensible vers le Beau intelligible. Il faut apprendre à reconnaître la gloire de Dieu dans une forme qui semble la contredire. C'est pour cela que François demande au Seigneur d'illuminer les ténèbres du cœur car le problème n'est finalement pas que le monde manque de lumière ; c'est que notre regard est incapable de la recevoir.

En conclusion, nous pouvons dire qu'entre Platon et François, il existe donc moins une continuité qu'une résonance : Platon nous enseigne que voir n'est jamais simplement recevoir des impressions : le regard dépend d'une lumière qui le précède. La beauté visible peut éveiller le désir d'une vérité plus haute. François transforme cette intuition : le monde est création, c'est-à-dire don ; et parce qu'il est don, il peut devenir louange. La lumière n'est plus seulement la métaphore du Bien : elle devient, dans le Christ, une lumière infinie, reçue, incarnée, crucifiée et finalement rendue en action de grâce.



Face au regard qui possède, qui juge et qui consomme, il existe aussi un regard qui reçoit, qui s'émerveille et qui rend. Le regard franciscain est donc une « grâce » avant d'être une « technique spirituelle ». Et peut-être est-ce cela, au fond, la gloire de Dieu : non pas que l'homme ajoute quelque chose à la lumière divine, mais qu'il devienne suffisamment pauvre pour laisser apparaître la lumière qui était déjà donnée.

Fr. Carlos A. Gutiérrez, OFM

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture : A.-F. Cotta
3e de couverture : *En Frères*, communication OFM
Web, Pixabay libres de droit : p. 4, 16, 18, 24, 27, 33, 34, 35, 36, 42, 44, 47
Thierry Moindrot : p. 7
En Frères, communication OFM : p. 37, 38
J.-F. Hiriart : p. 40